

Au total, ce riche volume de *Mélanges*, aux contributions certes inégales, est empreint de la méthode de J. POUGET : l'analyse critique des mythes et légendes (les « origines d'une image ») aboutit à l'exploration de l'imaginaire occidental (les « images d'origines »).

Bruno POULLE

Aere perennius. Hommage à Hubert Zehnacker, édité par J. CHAMPEAUX et M. CHASSIGNET : Paris, PUPS, 2006, 702 pages.

C'est donc une célèbre citation d'Horace qui est astucieusement prise comme titre des mélanges offerts au professeur H. ZEHNACKER. En ouverture, les éditrices, auxquelles s'est adjoint M. AMANDRY, rendent hommage à cet éminent savant dont la bibliographie est impressionnante (qui ne connaît *Moneta*, les six tomes de Pline l'Ancien dans la CUF ou la classique *Littérature latine* cosignée avec J.-C. FREDOUILLE ?). Avec ces cinquante contributions, la communauté internationale des Antiquisants fournit un vaste panorama de ce que ses recherches doivent à H. ZEHNACKER.

Une première partie, « Numismatique et sciences historiques », regroupe vingt contributions dont une demi-douzaine ont trait à la monnaie. On relèvera un article du regretté L. NADJO, « Linguistique et numismatique, l'exemple du terme *trinum-mus* » : le titre de la comédie de Plaute est un mot inventé qui ne peut pas renvoyer à quelque monnaie existante. J.-P. MARTIN étudie les « *Augustae* du III^e siècle (238-275) et leur rôle d'après leur monnayage » : l'extension de la présence des impératrices sur les monnaies témoigne de celle de leurs domaines d'action. S. ESTRIOT reprend la question pointue du monnayage de Sex. Pompée pour établir (« Sex. Pompée, la Sicile et la monnaie. Problèmes de datation ») que le denier de Q. Nasidius « aux quatre galères » date de la première victoire navale du fils du *Magnus*, en 42 av. J.-C. Mentionnons aussi les contributions d'A. BOURGEOIS (« Monnaies et céramique ») et de B. FISCHER (« Deniers romains et imitations gauloises »). Il est aussi question d'argent avec la contribution d'E. LEVY, qui défend la traduction d'une phrase-clef de Thucydide sur « Le début de l'*eisphora* à Athènes », et avec celle de V. LÉOVANT-CIREFICE : pris entre son amitié pour Brutus, qui veut spolier les Salaminiens, et l'honnêteté que doit montrer un proconsul de Cilicie, Cicéron choisit la seconde, pour se conformer à son propre idéal.

Du côté de l'épigraphie, si Y. LE BOHEC propose une autre interprétation d'inscriptions déjà connues sur « L'architecture à Nantes sous le Haut-Empire romain », F. BÉRARD ajoute une nouvelle inscription aux épitaphes lyonnaises utilisant l'image du miel (« *Dulcius melle*. À propos de quelques épitaphes lyonnaises »). Pour l'histoire des idées, J. BLÄNSDORF passe en revue « Les théories de l'État républicain » ; D. BRIQUEL commente, chez « Salluste, *Catilina* VI, 1-2, une vision aberrante des origines de Rome » : l'historien, reprenant la version d'Atéius Philologus, l'adapte en effaçant le rôle de Romulus. M. CHASSIGNET met bien en lumière que le *triumvir monetalis* et antiquaire Licinius Macer insistait, au contraire, sur le fondateur de Rome, moins pour quelque propagande politique que pour faire l'éloge des institutions romaines. P.-M. MARTIN (« *Ordo pedester*. Mythe ou revendication ? ») propose que les vellétés que les historiens prêtent à une partie de la plèbe de se constituer en *ordo pedester* (par opposition à l'*ordo equester*) aient été une réalité historique. Mentionnons aussi le nom de Ph. MOREAU, bien que l'objet de son article (« *Quem honoris causa appello*. L'usage public des noms de personne et ses règles à Rome ») soit, précisément, de démontrer que la politesse

romaine voulait qu'on ne cite pas le nom d'une personne honorable sans s'en excuser.

Plusieurs contributions relèvent de l'histoire de la religion romaine. N. BOËLS-JANSSEN (« La déesse au fuseau et la sacralisation du *lanificium* matronal ») expose que, comme le travail de la laine est le symbole de la vertu matronale, Gaïa Caecilia, dont la statue était pourvue des attributs de la filandière, était une déesse aux compétences nuptiales. Que signifient les lettres NP et FP sur les calendriers épigraphiques ? J. CHAMPEAUX, au terme d'une analyse minutieuse et convaincante, propose *N(efastus Feriae) P(ublicae)* et, surtout (ce qui n'est pas sans signification pour les *Feralia* et les *Vinalia priora et rustica*), *F(astus Feriae) P(ublicae)*. Pour C. FÉVRIER (« Du prodige en poésie. Variation sur un thème épique »), les prodiges, dans la poésie, appartiennent à la fois à l'histoire et à l'imitation poétique : les auteurs étaient conscients des ressources pour une dramatisation littéraire que recelaient les catalogues sacerdotaux. G. FREYBURGER discute des « points de vue récents sur la *fides* romaine », c'est-à-dire quelques études qui ont été menées depuis la publication de son célèbre ouvrage. A. GRANDAZZI (« *Arx Albana*, note d'épigraphie religieuse ») identifie l'emplacement des Fêtes latines, l'*arx Albana*, avec le sommet du Monte Cavo, tandis que la ville des *Cabenses* est située à Rocca di Papa. C'est aussi de topographie, mais cette fois de Rome, que traite M.-J. KARDOS (« Topographie et poésie dans les *Fastes* d'Ovide »). Enfin, pour P. FRANÇOIS, « *Sacrorum causa*. Sur le retour à Rome de Fabius Cunctator en 217 », la raison religieuse de ce retour doit être d'autant moins mise en doute qu'elle correspond à une tradition familiale des Fabii, interrompre les hostilités pour un culte gentilice.

La seconde partie (« Littérature et civilisation ») est encore plus riche et diverse. Chronologiquement, l'on part de l'« immortalité poétique et immortalité politique : Ennius et les Scipions » (J. DION) pour aller jusqu'à « Le sermon Denis 24 d'Augustin et la chute de Rome » (J.-C. FREDOUILLE) et à « Trèves, capitale des lettres au IV^e siècle » (F. HEM), sans compter une incursion dans la tragédie grecque (J. JOUANNA, « La solitude de Déjanire. Sophocle, *Trachiniennes*, v. 904-905 ») et une autre vers le néo-latin (E. LEFÈVRE, « Jakob Baldes, Ode *De se ipso* (*Lyr.* IV, 31) »). Les centres d'intérêt vont de la grammaire (J.-P. CALLU, « *Cum* suivi du subjonctif dans les *Discours* de Symmaque ») et de la sémantique (G. VOGT-SPIRA, « Les sens et le texte ») aux valeurs romaines (A. MICHEL, « *Otium* et *dignitas* dans l'art : une histoire de valeurs »). Mais c'est la littérature qui est surtout à l'honneur. Quatre contributions traitent de l'épopée flavienne : F. DELARUE (« La fonction de Corébus dans la *Thébaïde* de Stace »), S. FRANCHET D'ESFÉREY (« A propos du travestissement d'Achille dans l'*Achilléide* de Stace : sexe, nature et transgression »), F. RIPOLL (« La légende de Pyréné ») et J. SOUBIRAN (« Ulysse navigateur. Stace, *Achilléide* I, 691-694 : note technique et critique »). L. Deschamps propose des « Réflexions sur Sénèque, *Médée*, 746-747 » et une nouvelle compréhension de ces vers. Horace fait l'objet de deux contributions (M. ARMISEN-MARCHETTI, G. TRONCHET), tout comme Properce (A. ARCELLASCHI, I. JOUTEUR). Les points de vue de P. FLOBERT et de R. MARTIN convergent pour défendre une datation tardive du *Satiricon* : si Pétrone a parodié les épopées flaviennes, il peut donc aussi avoir écrit sous les Antonins. H. A. GÄRTNER (« Die Motivation des politischen Akteure in den Monographien des Sallust ») met en lumière que, chez Salluste, c'est la corruption des Romains qui cause les décisions de leurs ennemis intérieurs ou extérieurs. La peinture de la cruauté, chez Tacite, suit Sénèque et la philosophie antique des passions (M. DUCOS, « Pouvoir et cruauté dans les *Annales* de Tacite ») : on est cruel par colère ou par peur, et ce sont les passions des tyrans. Dans un autre sens, c'est « La notion de mesure dans les textes stoïciens latins (Cicéron, Sénèque) » qu'étudie C. LÉVY : ces auteurs étaient trop romains pour ne

pas ajouter à la tradition du Portique la possibilité d'une quantification. C'est en revanche sur le plan de la qualité que l'*optimus* Trajan se distingue ; l'étude de N. MÉTHY montre utilement que « Le portrait d'un empereur éphémère, Nerva, dans le *Panegyrique* de Trajan », sert à la fois de faire-valoir et de modèle dans l'éloge. Dans le registre du blâme, C. MOUSSY (« *Invidiam facere*, un problème de polysémie ») montre que cette expression a glissé du sens de « susciter l'hostilité » à celui de « faire honte ». G. MANUWALD retrace, d'après les fragments de l'*Epinausimachè* d'Accius, ce que cette tragédie avait d'original. La statue de Picus est en cèdre chez Virgile et en marbre chez Ovide : c'est là, explique J.-C. JOLIVET, l'opposition entre deux esthétiques et même, ajouterait-on, entre deux conceptions religieuses (la date qui manque, p. 489, n. 2, est 1980).

Quelques contributions, enfin, ont trait à la science antique. J.-M. ANDRÉ examine « Les implications médicales de l'*otium* romain », tandis que J. JOUANNA-BOUCHET relève qu'un mot d'origine grecque, *zona*, est devenu paradoxalement l'équivalent latin du grec *herpès*. Ainsi que l'explique Y. LEHMANN, parce que C. Fundanius Gallus s'intéressait aux bizarreries de la nature, Varron le fait éponyme du *logistericus* sur les merveilles. Et c'est sur cette évocation d'un esprit encyclopédique que nous avons plaisir à achever cette revue (très résumée, par la force des choses) : la science et la curiosité universelles d'H. ZEHACKER trouvent leur reflet dans ces très riches *Mélanges*, qui constituent un ouvrage important et incontournable.

Bruno POULLE.

La couleur, les couleurs. XI^{es} entretiens de La Garenne-Lemot, sous la direction de Jackie PIGEAUD, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 258 pages.

Le mot « couleur » peut être pris au sens propre, renvoyant à la nature et à ses représentations, et au sens figuré, avec alors l'idée implicite d'une correspondance des arts. Les XI^{es} Entretiens de La Garenne-Lemot sont consacrés à la couleur et aux couleurs : il faut entendre, comme l'explique l'« Ouverture » par Jackie PIGEAUD, la *varietas* et la bigarrure. C'est effectivement sous le signe de la variété la plus bigarrée qu'on peut placer les dix-huit interventions. Trois d'entre elles seulement concernent directement l'Antiquité romaine. Alain MICHEL, en une synthèse brillante, « Les couleurs de la rhétorique et la rhétorique des couleurs », évoque le rôle des couleurs dans la pensée, la rhétorique et l'art antiques, pour aller jusqu'à la Renaissance et, enfin, Nicolas de Staël : derrière la beauté, on retrouve des philosophies et des spiritualités, parce qu'il y a une rhétorique (et donc un sens) du chromatisme. La contribution d'Etienne WOLFF, « Les couleurs dans le *Satyricon* de Pétrone et les *Epigrammes* de Martial », avec un objet plus précis, relève que le rouge et le vert dominant chez Trimalcion : ce sont les couleurs de deux factions du cirque. Chez Martial, on assiste à une explosion de couleurs, qui forment une véritable esthétique du contraste violent ; chez le romancier, les couleurs ont une symbolique et, à l'inverse, chez le poète, une expressivité poétique. Avec humour, Philippe HEUZÉ reprend une difficulté de Virgile, qui posait déjà problème à Fronton et Aulu-Gelle, celle d'un poulain vert (*Géorg.*, III, 81-2), et compare les solutions qui ont été proposées.

D'autres interventions traitent de la Renaissance et de l'époque moderne : « Les couleurs du point, les pointillés de la ligne et les ombres des figures » (Jean DHOMBRES), « Notes sur la couleur dans la littérature artistique de la Renaissance en Italie » (Édouard POMMIER), « La couleur de l'ombre » (Yves HERSANT), « Le bleu des